Cccc
FRC
1366

LE BANQUET DES PROSCRITS,

Ou l'on entendra raisonner bien des gens, & sur bien des choses.

Où sont-ils ? que font-ils ? que disent-ils ? .... Ouvrez & lisez.

1789.

NLW 2642

LE BANQUET DES PROSCRITS.

UNE chaise de poste simple & couverte de poussiere s'arrête à la porte de l'auberge *des trois rois*, la plus considérable de la ville de *Hall* (1)... Un abbé en descend, un abbé, jadis pimpant, fier & *superbe*, maintenant *souple*, timide & craintif. Il entre, il s'informe de l'hôtesse si elle a un emplacement assez vaste pour donner un repas à plus de deux cents personnes. —Vous ne pouvez pas mieux vous adresser qu'à moi, M. l'abbé, lui répond elle, j'ai une salle où je fais *noces & festins* qui tient justement deux cents couverts..... Mais, permettez, est-ce un repas de francs-maçons que vous allez faire? — A peu près, madame; nous formons un ordre *respectable* dans le royaume: nous voulons aujourd'hui

(1) *Hall*, petite ville des pays bas Autrichiens dans le Hainaut, à trois lieues de Bruxelles.

nous assembler chez vous, & sur-tout il faudroit que nous fussions seuls & libres, car nous avons des *réceptions* à faire...

L'hôtesse assure l'abbé que son *ordre* sera chez elle en toute liberté; le friand commande un dîner splendide, &, en attendant la compagnie, il monte dans le sallon pour prendre possession des lieux.... Là, pour la premiere fois, il commence à réfléchir sur sa position actuelle & à jetter un regard douloureux vers le ciel qu'il remarque aussi pour la premiere fois.... « Hélas, s'écrie-t-il, hélas ! que je suis malheureux d'avoir obtenu la place de lecteur auprès d'une grande princesse !... N'aurais-je pas mieux fait de lire tout uniment mon bréviaire dans quelque bonne cure de campagne ? N'aurais-je pas mieux fait de lire simplement les gazettes plutôt que d'en devenir le héros ! N'aurais-je pas mieux fait !.. »

Il alloit poursuivre ses doléances, lorsque la porte s'ouvrit..... C'est une compagnie nombreuse qui arrive: monseigneur le comte d'Art... tient par la main madame de *Polignac* qui regarde en souriant le prince de *Conti*. Les princes de *Condé*, de *Bourbon*, suivent la favorite, & une foule de seigneurs, parmi lesquels on distingue le belliqueux *Broglie*, termine la marche.

Eh quoi ! s'écrie la Polignac, l'abbé de *Ver-*

mond eſt déjà ici ? — Madame, j'ai pris les devants, afin que vous trouviez tout prêt à votre arrivée.— Toujours charmant, l'abbé, toujours prévenant les deſirs des dames ! — & des cavaliers auſſi, interrompt le comte d'Art.... il eſt complaiſant pour tout le monde.— Ah ! monſeigneur veut rire, répond l'abbé ! — Rire, moi ! non parbleu : je vous réponds que je n'en ai nulle envie !... mais, enfin, il faut ſurmonter notre douleur, & dîner... Ferons nous bonne chere ? — Monſeigneur ſera content.— De bons vins ? —parfaits, je les ai goûtés.— A merveille : nous procédérons enſuite à la réception de nos candidats. Sont-ils ici tous ? — Non monſeiſeigneur : nous avons un conſeil ſecret à tenir avant de les admettre dans notre corps. Tantôt vous les verrez arriver ici par milliers.— Tant mieux.

L'abbé s'empreſſe à aider les ſervantes de l'auberge, il apporte une bergere pour madame de Polignac, il poſe un couſſin ſous ſes pieds, un autre ſous chacun de ſes coudes, en un mot il eſt aux petits ſoins. La Polignac, pour récompenſe, lui donne un petit coup d'éventail & le place à côté d'elle. Chacun s'aſſied & l'on ſert.

Au bout d'un moment, le comte d'Art...., qui ne mangeoit pas, s'écrie en pouſſant un pro-

fond soupir : quelle douce & quelle triste réunion, mes amis !... hélas ! faut-il que moi-même je sois forcé de m'expatrier, de fuir la France mon berceau, & de la regarder maintenant comme ma plus mortelle ennemie !.. — Monseigneur, lui répond l'abbé ; c'est que les François sont ingrats ! c'est qu'ils ont oublié tous les services que vous avez rendus à la classe la plus aimable de la société, aux apôtres du plaisir, du luxe & du libertinage ?... Sans vous, monseigneur, sans vous que seroient devenues les femmes entretenues & les filles de spectacles ?... — Sans doute, interrompit le prince d'*Esnain*, c'est une ingratitude marquée ; car enfin, qu'est-ce qui fait le bonheur d'un grand royaume ? c'est le plaisir ; & qu'est-ce qui étoit l'ame du plaisir en France ? c'étoit monseigneur. — Il ne raisonne quelquefois pas mal, ce gros d'*Esnain*, interrompit la Polignac !

Le bon sens du marmot quelquefois m'épouvante.

Madame est bien bonne, reprit d'*Esnain* ; il est vrai que je me pique de me connoître assez à tout : demandez plutôt à ceux qui m'ont vu dans les foyers des François & des Italiens ?... C'est-là où je brille ! —

M. de NAR... FRIS...(1)

A propos, d'*Esnain*, qu'as-tu fait de ta belle Raucourt?

M. D'ESNAIN.

Ah! ne m'en parlez pas! vous me fendez le cœur! si vous aviez vu notre séparation! c'étoit un *drame*; nous pleurions!...

M. de NAR... FRIS...

Sans doute qu'elle eſt morte de peur pendant la révolution.

M. D'ESNAIN.

Oh que non!... elle a abandonné, par prudence, ſon logement de la Chauſſée d'Antin; puis elle a demandé à ſa bonne amie *la Chaſſaigne* à partager le lit de ſa fille, afin d'avoir moins peur la nuit: c'eſt prudent, n'eſt ce pas?

(1) Je prends le parti de nommer ainſi les interlocuteurs, pour éviter les répétitions des *dit-il*, *répondit-il*, *interrompit-il*, &c.

M. de Nar...fris.

Très-prudent!

Madame de Polignac.

Paix, badin!... songeons plutôt aux grandes affaires qui nous réuniſſent aujourd'hui!..... Savez-vous que voilà la plus terrible révolution pour nous!... Savez-vous que la *populace* demande nos têtes, & que ſi nous ne ſongeons à nous venger d'elle, nous deviendrons les victimes de ſa vengeance!

Le maréchal de Broglie.

Laiſſez-nous faire, madame, M. le prince de Condé & moi, nous avons déjà pris des meſures infaillibles pour venir à bout des Pariſiens.

Madame de Polignac.

Eh quelles meſures?..

M. de Broglie.

Savez-vous, madame, comment la cour de

Rome fit autrefois pour établir ſon deſpotiſme ſur les princes chrétiens ? ... Avant de déclarer la guerre à un monarque, elle promettoit le butin & le pillage de ſes états à tous ceux qui viendroient ſe ranger ſous ſes ſaints étendarts. Par ce moyen, tout ce qu'il y avoit de bandits, de ſcélérats, de gens perdus de dettes, dans les états du prince excommunié, le quittoient pour tourner leurs armes contre lui. Ces brigands, commandés par des légats, ravagerent leur patrie, égorgerent leurs freres, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe, & gagnerent ainſi des indulgences & des fortunes conſidérables (1).

Ce que la cour de Rome a fait, nous pouvons le faire auſſi, c'eſt-à-dire que, n'ayant point *d'indulgences* à donner, il faut répandre des flots d'or : il faut ſoulever le peuple contre lui-même,

(1) Raymond V, comte de Toulouſe, fut chaſſé de ſes états par une armée de ces croiſés, & ſon fils fut obligé de paroître en proceſſion, nud juſqu'à la ceinture. Le légat lui paſſa une étole au cou, &, la tenant d'une main par les deux bouts, & de l'autre lui déchirant les épaules avec des verges, il le mena ainſi juſqu'à l'égliſe où il voulut bien enfin lui donner l'abſolution. C'eſt ſans doute ce Raymond V que M. Sédaine a traité, & que l'on va donner aux François ces jours-ci.

il faut promettre le pillage aux vainqueurs, il faut, par des fausses alarmes, par des mécontentemens multipliés, par une disette apparente, par des calomnies, s'il en est besoin, faire détester aux Parisiens & les chefs qu'ils se sont choisis, & cette liberté qu'ils ont tant desirée!.. Que nous serons heureux si nous pouvons les amener au point de se dire entre eux : *j'aimerois mieux les prétendus fers que nous portions que cette liberté si vantée!* ... Dès ce moment, Madame, ils sont à nous, dès ce moment nous en ferons tout ce que nous voudrons! Point d'attaque de notre part, point d'armées, ils seront les premiers à s'entre-déchirer, à massacrer ceux qu'ils avoient mis à leur tête, & qui sont nos plus mortels ennemis, & à servir ainsi nos projets sans s'en douter. Voilà ce que j'attends des François, des Parisiens sur-tout : voilà la seule ressource qui nous reste & dont nous devons songer de hâter les effets.

Madame DE POLIGNAC.

Bien vu, supérieurement vu! mais comment nous y prendre pour faire réussir?...

M. DE BROGLIE.

Rien de plus aisé : nous prendrons à notre

ſolde une foule de gens qui iront dans tous les coins de Paris dire d'abord avec un air de myſtere : « vos repréſentans de la commune ſont des traîtres qui vous trompe t ! ils veulent vous faire mourir de faim ! ils ſont tous de petits deſpotes ! ils vous font manger exprès de mauvaiſes farines pour s'enrichir, &c. &c. » ... Pendant ce temps, d'autres iront perſuader aux fermiers qu'ils doivent moudre pour eux avant tout, qu'ils doivent mettre leur bled à tel prix, &c. : on brifera les moulins, &, s'il le faut, on ira juſqu'à défendre aux meûniers de moudre, ſous peine de venir, à main armée, brûler leurs poſſeſſions !... Enſuite, vous en verrez d'autres publier *tout bas* que Paris doit manquer de pain, demain, après demain, tel jour enfin... Nous ſouleverons le Palais Royal, ce thermometre de la fermentation publique ; nous ſémerons des querelles, des diviſions dans toutes les aſſemblées, dans tous les diſtricts ; nous exciterons ſurtout la jalouſie & l'ambition, ces deux puiſſans mobiles des affections humaines ; nous détruirons la confiance, nous inſpirerons l'envie, la terreur, l'eſprit de parti, la défiance, & nous verrons bientôt s'écrouler, par ſon propre poids, ce grand édifice de la liberté dont le mot ſonne ſi haut à

l'oreille des Parisiens, & dont l'effet leur est si peu sensible.

Le prince de CONDÉ.

Eh ! il pourroit le devenir.

M. de BROGLIE.

Sans doute, il le deviendroit, & voilà ce qu'il nous faut empêcher.

Le prince de CONDÉ.

Jusqu'à présent, comme vous dites fort bien, M. le maréchal, cette fameuse liberté n'est qu'un mot, un mot vuide de sens; car les François n'ont jamais été si esclaves qu'ils le sont !... eh, quand il n'y auroit que cette milice bourgeoise à laquelle ils se sont assujettis !... Un citoyen n'est plus le maître de son temps, de ses occupations... Tous les huit jours, plus ou moins (& encore il ne le fait que la veille au soir) il est obligé de quitter son commerce, ses affaires, pour aller monter une garde de vingt-quatre heures, passer un jour & une nuit à la belle

étoile, courir les rues, exposer sa vie, revenir quelquefois blessé, estropié !... S'il n'a pas assez de zele pour être dédommagé par l'honneur qu'il y a à servir sa patrie, à défendre ses freres, à se montrer citoyen, soldat & françois, il doit regarder ce nouvel établissement comme une chaîne bien pesante !... Ah, ah, ah ! je ne puis m'empêcher de rire de cette liberté-là !...

M. de BROGLIE.

Eh ! laissez donc, est-ce que cela peut durer ?...

Le Prince de CONDÉ.

Je les attends à la premiere neige !

M. de BROGLIE.

Ils n'iront pas jusqu'au dégel.

Le Prince de CONDÉ.

Je ne leur donne pas l'hiver !... plusieurs murmurent déjà de la perte de leur temps, des revues, des assemblées, des exercices, &c. (1).

(1) C'est le tort que nous avons, amis lecteurs !... ou

M. de BROGLIE.

C'eſt ce qu'il nous faut : ce ſont ces murmures-là qui flattent notre eſpoir. Patientons, mes amis, & nous viendrons à bout de tout ſans qu'il nous ſoit beſoin de lever une armée, ce qui ne ſeroit pas encore bien difficile !

Madame de POLIGNAC.

Eh eh ! pas ſi aiſé, je crois !

M. de BROGLIE.

Bon, madame ! vous ne connoiſſez pas nos reſſources ! d'abord la foule de ces gens qui n'ont ni exiſtence, ni poſſeſſion, ni état dans un empire : ceux-là ſont du parti de l'*Amphytrion où l'on dîne* : ils ne recherchent que celui qui paie le mieux : *la patrie, la nation, ſe diſent-ils, eſt-ce elle qui nous donnera du pain ? eſt-ce elle qui nous fera vivre ? Non : c'eſt la plus ingrate de toutes*

---

il ne faut pas s'engager, ou il faut ſe ſoumettre à tout ce qu'exige le ſervice. Ah ! ſi nous pouvions nous entendre, comme nous mortifierions ces railleurs-là !

les maîtresses! il vaut mieux servir celui qui nous récompense (1)! Voilà déjà des soldats, & qui seroient en grand nombre je vous assure.... En second lieu, nous verrions accourir une autre foule de bourgeois, de bons bourgeois même, ce sont tous les mécontens des districts; ce sont tous ceux qui, ambitionnant des places, dues ou non à leurs services, ont vu déférer des grades à des gens qui le méritoient moins qu'eux, mais que la cabale & les factions ont nommés: ceux-ci diroient, *voyez donc! moi, qui me suis donné un tourment affreux depuis le 13 juillet, moi, qui n'ai pas dormi deux minutes dans mon lit, moi qui ai risqué ma vie, ma santé, sauvé les jours de mes concitoyens par mes talens, mes veilles & mon courage, je n'ai rien! je ne suis rien!... C'est* un tel *qui est nommé!... C'est* un tel *qui n'a rien fait du tout, qui paroissoit pour la premiere fois au district!... Oh! si M. de Broglie levoit une armée, j'irois lui offrir mes services, je ne balancerois point à m'armer contre des ingrats, & j'aurois une place; car enfin il m'en faut une!* (2) &c.... Pesez-vous la

(1) J'ai entendu tenir ces propos à deux compagnons maçons.

(2) C'est encore un discours que j'ai entendu moi-même, & l'indignation qu'il me causoit m'alloit peut-être faire arrêter le jeune homme qui le tenoit, si, voyant

force de ce raisonnement, madame, est-il propre à combler nos espérances ?... Qu'il y ait seulement douze mécontens comme cela par districts, (je ne compte point ceux des provinces) cela nous fait sur le champ plus de 700 hommes, & des hommes courageux ; car ce sont presque ceux là qui ont montré le plus de courage dans la révolution .... On pourroit leur donner des postes, des bataillons à commander ; je puis répondre qu'ils ne seroient point les moins adroits, ni les moins fideles.

M. d'Esnain.

Comme tout cela est bien calculé ! Une politique aussi profonde me confond, moi.

L'abbé de Vermond.

Qu'en pense son altesse sérénissime monseigneur le comte d'Artois ?

---

mon trouble, il ne se fût sauvé prudemment. Il faut convenir aussi que les nominations aux grades ont été bien mal faites dans certains districts.

Le

Le comte d' Artois.

Sans doute, je suis de l'avis du maréchal ; mais je ne puis m'en défendre, un remord cruel me déchire, une répugnance invincible m'arrête : je ne pourrois me déterminer à verser le sang des sujets de mon frere, de mes concitoyens, enfin, car ils le sont, & mes compatriotes !

L'abbé de Vermond.

Que cela est bien dit ! monseigneur a raison.

Madame de Polignac.

Bah ! bah !... enfance, préjugé !... croyez-vous, s'ils vous tenoient, vous ?...

L'abbé de Vermond.

Ah ! madame la comtesse n'a pas tort !

Le comte d' Artois.

Non, ils ne le feroient point !... non ; je les connois, ils ne sont point cruels ; ils respec-

roient le sang de leur maître qui coule dans mes veines.

L'abbé de VERMOND.

Oh ! c'est vrai... monseigneur dit la vérité.

Le comte D'ARTOIS.

Avec cela, ils ont le roi pour eux !

L'abbé de VERMOND.

Oui, ils l'ont pour eux !

Madame de POLIGNAC.

Ah ! qui empêcheroit encore de le détacher de son peuple, par des insinuations, des terreurs, des calomnies ?

L'abbé de VERMOND.

Mais... cela se pourroit encore.

Monsieur THIERRY.

Non, monsieur, non cela ne se pourroit plus; Louis est trop sincérement attaché à son peuple, Louis est trop bon, trop juste, trop sensible..., Il a déjà été tant de fois trompé que son cœur n'est plus accessible qu'à la confiance, qu'à l'amour qu'il a pour les François, dont il connoît bien la fidelité;..... il n'y a plus d'insinuations, plus de faux avis à lui donner; d'ailleurs, moi, je vous avertis que je ne m'engagerois pas:... je me rappelle un certain soufflet!...

Madame de POLIGNAC.

Ah! ce soufflet!... bon, est-ce qu'il faut prendre garde à celà?

L'abbé de VERMOND.

Madame la comtesse parle juste: c'est une bagatelle, un soufflet! je ne les crains pas plus que les coups de bâton, quand il s'agit de remplir son devoir, je m'explique.

Madame de POLIGNAC.

Là, vous entendez l'abbé. Oh ! il n'eſt pas délicat, lui ! eſt-ce qu'il ſeroit parvenu donc, s'il avoit été ſi ſuſceptible ?...

L'abbé de VERMOND.

Madame la comteſſe m'a toujours rendu juſtice....

On en étoit là de la converſation, lorſque l'on vint annoncer que M. le prince de *Lambeſc* demandoit à entrer ; tous les convives s'écrierent à la fois : non, non, nous ne voulons point le recevoir ! c'eſt lui qui nous a perdus ; c'eſt lui qui, par ſes bravades & ſa précipitation nous a fait perdre tout le fruit de notre entrepriſe : il a cru nous ſervir, eh bien ! tant mieux pour lui ; que nous importe le motif, quand l'effet nous a été ſi funeſte ?.. Qu'il n'entre point & qu'il aille où il voudra ſubir la peine & les remords dus à un traître maladroit.

A ces exclamations, le prince de Lambeſc fut évincé, & un moment après on annonça à l'aſſemblée trois dames de la plus grande élé-

gance; mais disoit-on, plongées dans une sombre tristesse : introduites, chacun se récria : eh ! c'est mesdames de *Narb... Fris...*, de *Lambert* & de *la Roche* !... Quelle est donc cette douleur qui paroît les consumer ?...

Les trois dames prennent place à table, & madame de *Narb... Fris...*, portant la parole, raconte la maniere *indigne* dont les habitans de Plombieres en avoient usé à leur égard..... Oui, dit-elle, nous étions toutes trois dans le bain, lorsque des jeunes gens, *malhonnêtes*, forçant la consigne du suisse, montent, nous saisissent malgré nos cris & nos larmes, nous emportent & nous exposent toutes nues sur la place publique, aux regards d'une vile populace dont les propos nous ont insultées pendant plus de deux heures ! — quoi, absolument nues, demande la Polignac ? — Oui, ma chere amie, absolument nues ! jugez combien notre modestie a dû souffrir !... — je me rappelle d'avoir lu cela quelque part, interrompit l'abbé de Vermond ; & le journaliste ajoute même avec assez d'esprit que si la pudeur a souffert chez vous, mesdames, l'amour-propre..... y a gagné.

Madame de POLIGNAC.

Ce petit libertin d'abbé! vous tairez vous, monsieur? Il s'agit bien de plaisanter ici!.. j'étouffe de fureur, moi! comment, avoir fait un tel affront à des femmes de condition!... c'est mourant!

L'abbé de VERMOND.

Eh, mesdames, croyez-vous que c'est la premiere fois que des charmes *de condition* ont été exposés aux regards lascifs de la roture? vous avez cela de commun avec la mere de la belle *Gabrielle Destrées* (1); ce n'est pas que je ne vous plaigne sincerement, il est odieux, il est abominable de se voir traiter ainsi par de

(1) La marquise d'Estrées, mere de la belle Gabrielle, fut tuée dans une sédition à Yssoire en Auvergne. Son corps resta dans la rue si indécemment exposé que l'on s'apperçut d'une mode qui s'étoit introduite depuis quelque temps parmi les femmes du grand monde: ce n'étoit pas seulement leurs cheveux qu'elles tressoient avec des rubans de différentes couleurs!... mode bisare, & qui ne pouvoit être adoptée que par des femmes très-galantes.

la *Canaille* ; car il n'y a que des *petites gens* qui puiſſent manquer à ce point de reſpect à des dames de votre rang.

Monſieur de NAR... FRIS... *à ſa femme.*

Mais, madame, il me ſemble que vous auriez pu vous diſpenſer de raconter ſi haut une pareille hiſtoire.... la décence exigeoit...

Madame DE NAR... FRIS....

La décence! la décence exige, Monſieur, que vous me vengiez de cette inſulte, ou vous me perdez, oui, vous me perdez; je mourrai de dépit & de rage.....

Ici M. de NAR.... FRIS.... employa toute ſa rhétorique pour prouver à la femme que, quelque deſir qu'il eût de la venger, il falloit qu'il joignît ſon chagrin aux chagrins communs, & que tôt ou tard les habitans de Plombieres & ceux du Royaume entier paieroient les outrages qu'ils faiſoient tous les jours à la *condition.*

Le repas fini, il fut queſtion de recevoir les candidats au nombre des membres du corps ariſtocratique : il s'en préſentoit beaucoup : il falloit mettre à leur réception un air de ſplendeur & de

dignité. On passa donc dans un autre sallon, que l'abbé de *Vermond* avoit eu soin de faire décorer à peu près dans le genre d'un temple de francs-maçons ; à l'exception que l'on n'y voyoit point ces devises fraternelles, ces légendes sociales qui caractérisent la maçonnerie : on y remarquoit un trône, deux colonnes, des glaives, des tombeaux, des instrumens de mort & des maillets pour mettre à l'ordre.

Sur les frises du plafond, on lisoit ces mots : *despotisme*, *noblesse*, *prééminence*. Plus loin : *tout pour nous, qui sommes les premiers de la terre*.... Un peu plus bas : *aux demi-Dieux*!... & sur un côté : *Ils sont tous faits pour nous servir*..... Enfin, par-tout la hauteur, la sottise & la fierté caractérisoient les devises que l'on avoit imprimées en lettres d'or sur les ornemens du temple.

Quand chacun fut entré, il fut question d'élire un vénérable. Plusieurs suffrages désignoient le comte d'Ar...., vu son rang ; mais il sembloit avoir des remords, & il n'en falloit point pour occuper cette place. On avoit besoin d'un homme dur, haut & superbe, on nomma le prince de Conti qui se para sur le champ des bijoux de l'ordre. Ces bijoux consistoient en un cordon bleu, au bout duquel étoient suspendus une cou-

ronne de diamans, un ſceptre de fer & un glaive; autour on liſoit : *tous trois dans le cœur.* Au lieu de tablier, le vénérable portoit une écharpe en forme de ceinture, & en place de truelle un marteau ſur lequel étoit écrit : *il frappe à toutes les portes.*

Bientôt on ouvrit le temple par deux coups de maillets & tous les récipiendaires entrerent à la fois, les yeux bandés, & la main droite ſur la tête, comme prête à parer les coups auxquels leur nouvelle profeſſion alloit les expoſer.

Ils étoient en ſi grand nombre que, moi qui étois ſpectateur de cette ſcene *dans un petit coin*, je n'ai pu me rappeller tous leurs noms; mais je les reconnoîtrois à merveilles ſi je les voyois. Il y avoit une foule de commandeurs de Malte, de colonels, d'officiers, de maréchaux de camp, d'évêques, de curés & de gouverneurs de places; il y avoit même juſqu'à des financiers & des procureurs..... Ces derniers ſe faiſoient recevoir pour fuir la nouvelle conſtitution françoiſe qu'ils prévoyoient devoir nuire beaucoup à leur état. Enfin, c'étoit une confuſion étrange d'hommes & de femmes. On diſtinguoit parmi elles beaucoup d'actrices, dont la plupart, penſionnées par des ſeigneurs ariſtocrates, craignoient de per-

dre leur penſion, dont un quartier même ne leur avoit pas été payé. Il y avoit, en un mot, de toutes les ſociétés.

Le vénérable leur fit faire les épreuves de l'eau, du feu & du ſang, qu'ils ſupportèrent fort bien, puis ils prononcerent un ſerment terrible : enſuite tous s'embraſſerent & on leur donna le mot d'ordre qui étoit, ſi je m'en ſouviens bien, *Paris & Saint-Barthelemy*, & chacun les complimenta.

On alloit fermer le temple lorſqu'on entendit *gratter* doucement à la porte. Le vénérable envoya un ſurveillant qui vint bientôt lui dire tout bas à l'oreille qu'un membre de l'aſſemblée nationale demandoit à être ſecrétement introduit dans le temple; il ne veut, ajouta le ſurveillant, qu'être reçu dans votre ſacré corps, puis s'en retourner bien vîte à Verſailles, pour éviter les ſoupçons. = Eh quel eſt ce membre de l'aſſemblée nationale, demanda le vénérable ? = Vénérable, c'eſt ..... M. l'abbé *Maury*. = L'abbé Maury ! eh tôt ! eh tôt ! qu'on le faſſe entrer ? .....

L'abbé Maury entra, s'inclina, fit un ſouris gracieux, & adreſſa ce peu de mots à tous les freres. « Meſſieurs, comme membre de l'acadé» mie françoiſe, je viens vous aſſurer du reſpect

» profond & de l'attachement inviolable qu'ont
» pour votre auguſte aſſemblée quelques-uns de
» mes confreres : ils vous ſupplient, ſi vous les
» en jugez dignes, de vouloir bien leur confier
» votre correſpondance à Paris..... &, comme
» membre de l'aſſemblée nationale, j'oſerai
» prendre la liberté de me préſenter au milieu
» de vous, tout ſuſpect que ce titre puiſſe me
» rendre à vos yeux..... mais, Meſſieurs, ſi
» vous vous rappellez mes ſervices paſſés, dans
» le temps de la ſciſſion des trois ordres ; ſi, ſur-
» tout, vous avez remarqué qu'à l'aſſemblée na-
» tionale je ſuis toujours de l'avis contraire de
» ceux qui veulent le bien, je vous prierai de
» prendre en conſidération ces titres non équi-
» voques de mon ariſtocratie, & de me permet-
» tre de prononcer à vos pieds le ſerment qui
» m'affiliera pour jamais à votre auguſte com-
» pagnie ».

Ainſi parla l'abbé *Maury*, & bien des *honorables membres* éleverent des motions pour ou contre la réception qu'il demandoit..... Enfin, les plus fortes raiſons l'emporterent : on remarqua que l'abbé Maury avoit preſque toujours été en contradiction avec les *Mirabeau*, *Rabaud de*

Saint-Etienne, *Lally-Tolendal*, *Clermont-Tonnerre*, *le Chapelier*, &c. &c. Le vénérable mit à l'opinion, par *assis* & *levé*, la queſtion de ſavoir s'il ſeroit reçu ou non. L'unanimité des ſuffrages s'étant trouvée être en ſa faveur, il reçut l'*accolade*, le mot d'ordre, & ſauta au cou de ſon ami l'abbé de VERMOND, qui l'embraſſa de tout ſon cœur.

La cérémonie achevée, le nouvel initié prit congé de l'honorable aſſemblée, & s'en retourna à petit bruit à Verſailles, où il fut ſur le champ prendre ſa place au milieu des repréſentans du peuple François.

On croyoit n'avoir plus rien à faire lorſqu'un autre candidat ſe préſenta; mais avec plus de bruit & moins de précautions que l'abbé Maury. Vous deviez me connoître, Meſſieurs, s'écria-t-il. Je ſuis Meſſire *Duval d'Eſprémeſnil*, écuyer, graces à Dieu, depuis quelques années.

On s'écarte, on fait place à ce nouveau membre de l'aſſemblée nationale, on brûle de ſavoir ce qui l'amene, ce qu'il va dire. Il prend la parole : » Vous ſavez, Meſſieurs, dit-il, qu'il y a une » quinzaine de jours, à peu près, que les deux » *premiers ordres* ont fait leur entiere renoncia- » tion aux droits que leur avoient donnés leurs

» commettans, & qu'ils ont briſé tous les obſ-
» tacles qui s'oppoſoient à la réunion complette.
» J'ai été obligé de faire comme les autres, moi ;
» mais ça n'a pas été de mon bon gré, je vous
» l'avoue. J'ai vu avec peine ſe fermer la ſeule
» porte par laquelle je puſſe faire entrer dans
» l'aſſemblée nationale les ſchiſmes & les di-
» viſions. Dès ce moment j'ai formé le projet de
» m'aggréger à votre corps reſpectable ; j'ai formé
» le projet de favoriſer vos vues autant qu'il ſeroit
» en mon pouvoir .... me voilà, chers confrères
» ariſtocrates : voyez ſi vous voulez un noble
» de plus dans votre compagnie, ma femme,
» mes filles & tous mes parens de ville & de
» campagne ſont tous prêts à ſuivre mon exem-
» ple, ſi vous m'acceptez ».

Meſſire *Duval Deſprémeſnil* eut beaucoup de peine à terminer ce petit diſcours ; car dès l'expreſſion d'un *noble de plus*, des murmures s'étoient élevés dans l'aſſemblée : ils rédoublerent bientôt & le vénérable eut beaucoup de peine à mettre l'ordre parmi les freres ariſtocrates.

Il s'éleva une infinité de motions pour & contre : l'un diſoit, *il tourne à tout vent, il n'a point de tête : il en a trop* diſoit l'autre, *il feroit battre deux montagnes*, enfin, le réſultat des dé-

libérations fut que meſſire *Duval d'Eſprémeſnil* ſeroit reçu ; mais ſeulement comme *député* du corps des ariſtocrates à l'aſſemblée des repréſentans de la nation, pour *inſpecter* tout ce qui ſe paſſeroit dans cette aſſemblée, & en faire enſuite ſon rapport au vénérable;... on pourroit donner à ce miniſtre le titre de *correſpondant* ; moi j'en fais un plus vrai, mais plus trivial & que je me garderai bien de dénommer ici, dans la crainte de manquer au reſpect que j'ai pour meſſire *Duval* d'Eprémeſnil.

Comme on alloit fermer le temple on vint remettre au vénérable un paquet qui portoit le cachet de M. *Caron de Beaumarchais ;* M. Caron de Beaumarchais n'étoit point encore affilié à la compagnie ; mais apparemment qu'il déſiroit mériter cet honneur, puiſqu'il lui écrivoit une lettre conçue en ces termes :

MESSIEURS,

Connoiſſez toute mon eſtime pour vous, par l'avis que je prends la liberté de vous donner. Tous les miniſtres, vos amis, ſont diſgraciés, *Foulon & Sauvigny* ont été pendus ces jours-ci ; voici les nouveaux appellés au miniſtere.

L'archevêque de Bordeaux Garde des Sceaux!

L'archevêque de Vienne, la feuille des bénéfices.

M. *Paulin de la Tour-du-Pin*, le département de la guerre.

M. le maréchal de *Beauveau*, rentre au conseil.

&c. &c. &c.

M. *Bailly*, maire de Paris, eſt malheureuſement le plus honnête homme du monde; il ſe fait chérir de plus en plus.

M. le marquis *de la Fayette*, qui joint au feu & au courage de la jeuneſſe la ſageſſe & la prudence de l'âge mûr, eſt l'idole des Pariſiens: ce jeune héros, l'ami de Waſington, l'émule & le rival des *Turenne*, *des Condé* & des *Deſtaing*, viendra à bout de ſon projet. Oh! oui, il en viendra à bout: il a tout pour ſe faire adorer, par conſéquent il a tout pour ſe faire obéir.

Je ne vous parlerai point des repréſentans de la commune; ce ſont des *Diables* pour être zélés & infatigables; il y a là un *Vauvilliers*, un *Blondel*, un *Joly* qui ont tous les talens & & toute la probité poſſible... mais, tous ſont auſſi eſtimables, c'eſt ce qui eſt déſolant... allez,

les Parisiens !... s'ils sentoient combien ils sont heureux !

Adieu, Messieurs, adieu !... je suis &c.

P. S. Est-ce qu'on n'a pas voulu me chasser, moi, du nombre des représentans de la commune, parce que j'ai sur mon corps un décret d'ajournement personnel !... une misere comme cela, ça les effraye ; mais j'en viendrai à bout, j'ai de l'or : adieu, messieurs ?

A ces tristes nouvelles tous les visages des aristocrates parurent consternés... Il se fit un bruit sourd dans l'assemblée, & l'on décida unanimement qu'il étoit instant de mettre sur le champ en exécution le grand projet de M. le maréchal de Broglie, concernant les alarmes, les émeutes, les divisions qu'il falloit semer adroitement parmi le peuple, & ce plan fut rédigé en un seul article qui suit :

« Il sera incontinent remis des sommes d'or à M. l'abbé de Vermond, qui se chargera de les répandre aux gens bien intentionnés qui voudront semer des faux bruits dans tous les quartiers de Paris. Pour le reste on s'en rapporte à sa prudence ».

L'abbé

L'abbé de *Vermond* promit tout, l'assemblée fut levée, l'aubergiste fut payé & la petite cour partit dès le même soir pour bruxelles où elle est maintenant, où elle reçoit tous les jours des nouvelles des progrès que font sur les françois trop crédules les inculpations, les doutes, les soupçons, les terreurs & les alarmes que ses correspondans font voler dans tous les coins du royaume.

Note de l'Editeur du banquet des Aristocrates.

Vous venez d'entendre, amis lecteurs, les discours de nos ennemis les aristocrates? Vous venez d'apprendre les projets qu'ils conçoivent, les espérances qu'ils forment? C'est sur nous qu'ils fondent cet espoir, ces projets: c'est sur notre mésintelligence, nos craintes, notre défiance qu'ils établissent tous leurs noirs complots... Oh! s'il étoit possible que la France entiere, comme une grande famille, pût s'entendre, s'accorder, se cultiver, s'expliquer, & se réunir comme un faisceau indestructible!... s'il étoit possible que nos freres, nos compatriotes, les gens qui n'ont ni éducation, ni fortune, ne se montassent point la tête sur des terreurs paniques, s'en rapportassent à la probité de leurs

représentans, à l'assemblée nationale & à la commune de Paris !... s'il étoit possible que, manquant de pain, par exemple, si jamais ce malheur arrivoit (ce que je ne puis croire), chacun se fît une raison & se dît : *n'importe, on veut nous prendre par la famine, on ne nous aura point* !... mais alors, ô discorde qui fait frémir ! alors on verroit une partie des citoyens courir sur les autres, les prendre à partie, les accuser, les égorger, hélas, sans entendre ni l'humanité, ni la raison !... & le but des aristocrates seroit rempli.... O mes concitoyens, souffrons ensemble, s'il faut souffrir ! Essuyons réciproquement nos larmes !... que dis-je, nous n'en verserons jamais tant que nous serons animés tous par l'amour du bien public, par l'auguste liberté que nous venons de conquérir & qui ne doit pas dégénérer en *licence*, par la soumission aux devoirs que nous nous sommes imposés nous-mêmes, & par la confiance, je dirai plus, par l'obéissance que nous devons à des chefs que nous avons choisis, à des chefs dont les fonctions sont si pénibles, si embarrassantes, si dangereuses que bien peu de nous seroient en état de les remplir comme eux, s'ils étoient à leur place.